

Bergère des Alpes (La), pastorale en trois actes et en vers, mêlée de chants, par M. Marmontel de l'Académie françoise

Auteur : Marmontel, Jean-François (1723-1799) ; Desfontaines, François-Georges (1733-1825)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

61 Fichier(s)

Les mots clés

[Comédie en un acte et en vers libres](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-1954
Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France
Identifiant Ark sur l'auteur

- <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb15496315q>
- <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119146538>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Pastorale)

Eléments codicologiques56-4 p. : 4 p. de musique, frontisp. gravé d'après Gravelot ; in-8, in-12

Date1766 (date de l'édition)

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis, chez Merlin

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-

Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)

- Barthélémy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Marmontel, Jean-François (1723-1799) ; Desfontaines, François-Georges (1733-1825), *Bergère des Alpes (La)*, pastorale en trois actes et en vers, mêlée de chants, par M. Marmontel de l'Académie françoise, 1766 (date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/119>

Notice créée le 04/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023



H. Gravelot Sc.

1771

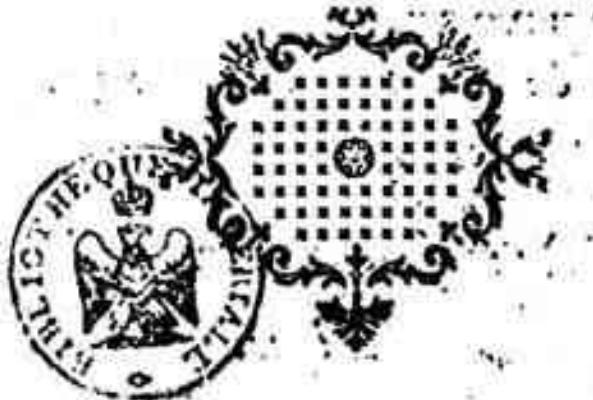
A. Fleury Sc.

LA BERGERE DES ALPES.

LA BERGERE
DES ALPES.
PASTORALE
EN TROIS ACTES,
ET EN VERS, MELLEE DE CHANT,

Par M. MARMONTEL, de l'Academie Françoise.

Le Prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, vis-
à-vis la rue Poupee.

M. D C C. L X V I.

ACTEURS.

ADELAIDE DE SEVILE,

en Bergere.

FONROSE d'abord en habit de
Ville, & puis en Berger.

M. DE FONROSE le pere.

Madame DE FONROSE.

BLAISE.

RENETTE.

GUILLOT.

JEANNETTE.

LA FLEUR, valet de M. de
FONROSE.

Gens de M. de FONROSE.

*La Scène est dans un vallon des
Alpes.*

Nota. Les paroles mises en chant sont im-
primées en plus petit caractère, que celles du
simple récit.



LA BERGERE DES ALPES. PASTORALE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un paysage. Sur le devant est un vieux Chêne, & au pied de ce Chêne, un Tombeau rustique.

SCÈNE PREMIERE.

FONROSE *en habit de ville*, GUILLOT.

GUILLOT.

NON, Monsieur, c'est une folie,
Et je n'en dois point abuser.

A ij

4 LA BERGERE

FONROSE.

Ah Guillot, je t'en supplie,
Peux tu me le refuser ?

GUILLOT.

Mais pourquoi vous déguiser ?

FONROSE.

Mon ami, je t'en supplie.

GUILLOT, *en s'en allant*:

Non, non, c'est une folie.

FONROSE.

Guillot !

GUILLOT.

He bien ?

FONROSE.

Quoi, tu t'en vas.

GUILLOT.

Mais moi, je ne vous connois pas.

FONROSE.

Ah mon ami, je t'en supplie.
Tu seras mon bonheur.

GUILLOT.

Non, c'est une folie :
Guillot a de l'honneur.

FONROSE.

Guillot, je t'en supplie,
Tu seras mon bonheur.

GUILLOT.

Je ferai son bonheur !

FONROSE.

Oui, mon bonheur, te dis-je.

DES ALPES.

5

GUILLOT.

Sans mon habit & mon chapeau,
Sans ma cabane & mon troupeau,
Vous n'êtes point heureux ?

FONROSE.

Non, Guillot.

GUILLOT.

Quel vertige !

Vous me semblez riche & bien né.
A garder les moutons êtes-vous destiné ?

FONROSE.

Que veux-tu ? c'est mon goût. J'aime la Bergerie.

GUILLOT.

N'est-ce pas quelque étourderie
Qui vous oblige à vous cacher ?

FONROSE *comme offensé.*

Moi !

GUILLOT.

Pardon. Je n'ai pas dessein de vous fâcher.

FONROSE.

Non, mon ami ; je viens goûter loin de la ville
Des biens que le Giel fit pour vous.
J'aime un loisir obscur, innocent & tranquille ;
Et l'état le plus humble est pour moi le plus
doux.

A iiij

6 L A B E R G E R E

C'est dans les bois que l'Amour prit naissance,
Il ne se plaît qu'à l'ombre des vergers;
Et les plaisirs, enfans de l'innocence,
Ne sont connus que des simples Bergers,
De l'âge d'or vos beaux jours sont l'image.
C'est sa couleur qui régne dans vos jeux.
De tous les biens un seul vous dédommage :
Savoir aimer, c'est savoir être heureux.
C'est dans les bois que l'Amour prit naissance,
Il ne se plaît qu'à l'ombre des vergers;
Et les plaisirs, enfans de l'innocence,
Ne sont connus que des simples Bergers.

GUILLOT.

Moi qui suis Berger, je vous jure
Que je n'ai jamais vu les gens dont vous
parlez.

Notre vie a, si vous voulez,
De bons momens, mais elle est dure.

Rien n'est si beau,
Quand les prairies
Sont bien fleuries,
Que d'y voir bondir son troupeau.
Rien n'est si beau.
L'ombrage attire,
L'on y respire
L'air le plus frais.

On y rêve, on y dort en paix.
Mais quand vient le temps des orages,
Quel vacarme ! Quel ravage !
Le Ciel tout noir
Fait peur à voir.

D E S A L P E S.

3

On voit l'éclair

Briller dans l'air.

Le vent par fois

Brisé nos toits.

Le tonnerre gronde.

L'eau du Ciel innonde

Cabane & verger,

Moutons & Berger.

La grêle

S'y mêle.

Le troupeau bêlant

S'en va tremblant,

Mouillé, transi,

Et le pauvre Berger aussi.

FONROSE.

Je fais cela ; mais je persiste.

GUILLOT.

Quoi ! voulez-vous encor ?...

FONROSE.

Je t'en prie à genoux.

GUILLOT.

Vous m'attendrissez. Levez-vous.

Le moyen que je vous résiste ?

FONROSE vivement.

Ah Guillot ! si je suis heureux ,

Tu peux compter sur mes largesses.

Voyons quelles sont tes richesses.

Je veux te les payer en homme généreux.

A iv

3 LA BERGERE

GUILLOT.

J'ai dans la plaine

Vingt moutons

Chargés de laine.

FONROSE.

Allons, comptons.

Vingt moutons

Chargés de laine,

Cent écus.

GUILLOT.

C'est trop!

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je suis confus.

FONROSE.

Tais toi, tais toi, n'en parlons plus.

GUILLOT.

Ma cabane est assez belle.

FONROSE.

Encore pour elle

Cent écus.

GUILLOT.

C'est trop!

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je suis confus.

FONROSE.

Tais toi, tais toi, n'en parlons plus.

DES ALPES.

9

GUILLOT.

J'ai de plus mon chien fidèle.

FONROSE.

He bien,

Combien

Pour le chien?

GUILLOT.

Oh rien.

FONROSE.

Vingt écus encor pour le chien.

GUILLOT.

Non, non.

FONROSE.

Bon! Bagatelle.

GUILLOT.

Vingt écus!

FONROSE.

Vingt écus.

GUILLOT.

C'est trop!

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je suis confus.

FONROSE.

Tais toi, tais toi, n'en parlons plus.

Ah, tu me mets en colere.

GUILLOT.

Je ne veux pas vous déplaire.

FONROSE.

Marché conclu.

SCÈNE II.

ADELAIDE *seule.*

VOILA le seul endroit où mon ame affligée

Se plaît à nourrir sa douleur.

Tout m'y rappelle mon malheur :

J'y pleure, & je suis soulagée.

Je l'ai vu là. C'est là qu'il reçut mes adieux.

C'est là que je reviens l'attendre.

O souvenir cruel & tendre !

Je crois l'y voir encore, il est devant mes yeux.

J'aime à croire qu'il peut m'entendre,

Et que son ame encor respire dans ces lieux.

Elle s'approche du tombeau.

DORESTAN, cher époux, dont j'adore la cendre,

Dans ce tombeau semé de fleurs,

Où moi-même, après toi, je vais bientôt descendre,

Reçois le tribut de mes pleurs.



SCÈNE III.

JEANNETTE, ADELAIDE.

JEANNETTE *à part.*

A cause qu'il est riche, il me fuit, il me laisse,
Lui qui m'aimoit tant hier au soir;
Il ne me connoît plus. Et moi, j'ai la foiblesse
De l'aimer encor..... Non, je ne veux plus le voir.

ADELAIDE.

De quoi vous plaignez-vous?

JEANNETTE.

D'être assez imbécile
Pour aimer un ingrat qui me manque de foi.

ADELAIDE.

Il le faut oublier;

JEANNETTE.

C'est là le difficile.

ADELAIDE.

C'est un grand mal d'aimer.

JEANNETTE.

Qui le fait mieux que moi?

Helas, quand il vint au Village,

Il n'avoit que son troupeau.

En simple Berger, le village,

12 LA BERGERE

N'étoit-il pas assez beau ?
Va, va, sois fier, tu le peus ;
Méprise moi, si tu veus ;
Mais, Guillot, je te défie,
De retrouver dans ta vie,
Quelqu'un d'aussi bonne foi ;
Et qui t'aime comme moi.

ADELAIDE.

On est trop heureuse à votre âge
D'apprendre à ne pas s'engager.
Vous avez connu le danger ;
Profitez en pour être sage.

JEANNETTE *en s'en allant.*

Oui, j'en profiterai,
Ou bien je ne pourrai.

SCÈNE IV.

ADELAIDE *seule.*

Ce sentiment si doux & dont l'ame est ravie,
Fait donc par-tout des malheureux !
Si des simples Bergers il trouble aussi la vie,
Pour qui n'est-il pas dangereux ?
Je vois un troupeau qui s'avance.
Un Berger le conduit ; évitons sa présence.
Elle s'éloigne.

SCÈNE V.

FONROSE *seul, en habit de Berger.*

A la fin me voilà Berger.
 Je suis au comble de la joie.
 Achève, amour ; fais que je voie
 Celle qui me doit engager.
 Belle & touchante Adelaïde,
 A la voix d'un Berger timide
 Viens, laisse calmer tes ennuis.
 Hélas ! c'est le Dieu que tu fuis,
 C'est l'amour même qui me guide.
 Mais je l'entens. C'est elle. Oui, c'est sa douce
 voix.
 Sans alarmer son innocence,
 Tâchons de lier connaissance,
 En mêlant à ses chants les sons de mon hautbois.
Il va se cacher derrière un buisson.



SCÈNE VI.

ADELAIDE *seule, revenant sur ses pas.*

MA douleur semble se répandre
 Sur tous les objets que je vois.
 Le zéphir gémit dans les bois ;
 L'écho n'y répond à ma voix,
 Que par un son plaintif & tendre.
 Les oiseaux mêlent à leur chant,
 Depuis qu'ils sont venus m'entendre,
 Je ne fais quoi de plus touchant.
 Autour de moi je vois s'éteindre
 L'éclat des plus brillantes fleurs ;
 J'aprens aux ruisseaux à se plaindre.
 On dirait qu'ils roulent des pleurs.
 Ma douleur, &c.

Qu'entens-je ? un Hautbois m'accompagne ! ...*
 Est-ce une illusion ? je ne m'abuse pas.
 C'est ce Berger, qui sur mes pas
 Menoit ses moutons paître au pied de la montagne.....
 Quel son pur & sensible il tire du Hautbois !
 Par quels accords touchans il secondeit ma voix !

* Dans les repos de ce monologue on entend le Hautbois de Fonrose.

DES ALPES.

15

Un habitant de la Campagne !
Un pasteur ! Ecoutez !... c'est un enchantement.
Qui croiroit que le sentiment
Fût seul un guide si fidèle ?
Dans un art inconnu, sans étude, il excelle.
Et qu'on nous dise après cela
Que le goût est le fruit d'une lente culture.
Non, c'est l'instinct de la nature,
Et l'art ne va point au-delà.

SCENE VII.

ADELAIDE, FONROSE, RENETTE.

FONROSE *portant le fagot de Renette.*

Hé quoi, bonne femme, à votre âge
Vous vous chargez d'un poids si lourd !

RENETTE.

Je n'en puis plus.

FONROSE.

Laissez. Je ferai le voyage.

RENETTE *à Adelaïde.*

Ce jeune homme est honnête on ne peut davantage.

Je pliois sous le faix ; il me voit, il accourt,
Il me délivre.

16 LA BERGERE

ADELAIDE à *Renette*.

Hélas ! je suis désespérée
De vous voir prendre encor de si pénibles soins.
Reposez-vous sur moi. Je veille à vos besoins.

RENETTE à *Fonrose*.

Grand merci, mon garçon. Laissez là ma bourée.
À la porter chez nous ma fille m'aidera.

FONROSE.

Non. C'est là-bas votre chaumine ;
Veillez sur mon troupeau : mieux que vous je
chemine ;
J'y cours.

RENETTE.

Vous êtes bon : le ciel vous bénira.

SCÈNE VIII.

RENETTE, ADELAIDE.

RENETTE.

Ma fille, savez-vous quel est ce berger là ?
Il a bon cœur & bonne mine.

ADELAIDE.

Je ne l'ai sur mes pas rencontré qu'aujourd'hui.

RENETTE.

On n'en voit guère comme lui.

ADELAIDE.

D E S A L P E S 17

ADELAIDE.

Il est vrai, son air intéressé.

RENETTE.

Si le Ciel ! mais, que dis-je ? Ah ! vous méritez mieux,

Pardon.

ADELAIDE *en gémissant.*

Ah ! ma digne maîtresse.

RENETTE.

Je vous aime comme mes yeux ;
Mon bon homme pour vous a la même tendresse ;
Mais vous êtes si jeune ! & nous sommes si
vieux !

Voulez-vous seule ici languir dans la tristesse ?

A la longue un troupeau devient fort ennuyeux.

On ne vit pas seule au monde.

L'on n'est rien quand on n'est qu'un.

On a besoin de quelqu'un,

Qui nous aime & nous seconde,

Avec qui tout soit commun.

C'est un aide qui soulage,

C'est un asyle, un soutien,

C'est un ami qui partage,

Peine & plaisir, mal & bien,

On ne vit, &c.

ADELAIDE.

Ma bonne, perdez cette idée.

B

18 LA BERGERE

RENETTE.

Là, là, vous vous consulterez,
Et peut-être qu'un jour vous vous déciderez.

Elle s'en va.

ADELAIDE.

Hélas ! Je suis bien décidée.

SCÈNE IX.

ADELAIDE, FONROSE.

FONROSE *effouillé.*

LA course est assez bonne.

ADELAIDE.

A vos soins obligeans,
Berger, vous me voyez sensible :

FONROSE *négligemment.*
Il faut bien, quand il est possible,
Aider un peu les bonnes gens.

ADELAIDE *bas.*

Plus je le vois, plus je l'écoute....
Ah ! je veux éclaircir ce doute.

Haut.

Il s'en va ! Menez-vous loin d'ici vos moutons !

F O N R O S E.

Je ne les mène point. Mon troupeau va lui-même
Dans les pâturages qu'il aime.

A D E L A I D E.

Vous n'êtes pas de ces cantons ?

F O N R O S E.

Non.

A D E L A I D E.

Le Ciel vous a-t-il fait naître
Dans l'état de Pasteur ?

F O N R O S E.

Puisque je suis Pasteur,
Sans doute j'étois né pour l'être.

Bas.

Je ne fais où je suis.

A D E L A I D E *bas.*

Il se trouble, il a peur

Haut.

De se trahit ? Non, non, votre air, votre
langage,

Tout me dit que le Ciel vous avoit mieux placé.

F O N R O S E.

Ce que vous dites-là, de vous je l'ai pensé.
Vous n'avez pas non plus l'air des gens de village;
Vous voilà cependant où le sort m'a laissé.

Bas.

20 LA BERGERE

Mais, la nature est la mere,
Des Bergers comme des Rois.
N'a-t'elle pas quelquefois,
Paré d'une main légere,
La simple & timide Bergerie,
Comme l'objet de son choix.
Si les talens & les graces,
Sont ses plus douces faveurs,
N'est-ce pas comme des fleurs,
Qu'elle répand sur ses traces?
La fleur qui naît dans les champs,
N'a pas besoin de culture;
C'est aux leçons de la nature,
Que les oiseaux doivent leurs chants.
Oui, la nature, &c.

A D E L A I D E.

Bas. Ce Berger m'interdit. *Haut.* Vous me trompez, vous dis-je;
Cet art que vous avez d'animer le Hautbois
Dans un simple habitant des bois
Seroit le plus rare prodige.

F O N R O S E.

Ah ! c'en est un que votre voix.
C'est tout ce que j'entens, c'est tout ce que je
vois,
Qui doit paroître une merveille.

A D E L A I D E.

Qui vous a donc instruit?

F O N R O S E.

Mon cœur & mon oreille,

Vous chantez, je suis ravi,
Et mon hautbois est docile;
Il vous répond à l'envi;
Cet art n'est pas difficile.
Hélas, il n'en coûte rien,
D'exprimer ce qu'on sent bien.

A-t-on besoin de leçon,
Quand on est sensible & tendre?
Pour former d'aimables sons,
C'est assez de vous entendre.
Non, non, il n'en coûte rien,
D'exprimer ce qu'on sent bien.

Aux accens de votre voix
Je me sentois tout de flâme;
Et ma bouche à mon hautbois,
N'a fait qu'inspirer mon ame.
Non, non, il n'en coûte rien,
D'exprimer ce qu'on sent bien.

A D E L A I D E.

Mais vous exprimez la tristesse.

F O N R O S E.

Oui, celle que vous inspirez.

22 L A B E R G E R E

Je gémis quand vous soupirez ;
Prenez un air riant, je peindrai l'allégresse.

A D E L A I D E.

Non, non, ces lieux ne sont pas faits
Pour la vaine & frivole joie.
La plainte & les soupirs en troublient seuls la
paix.

F O N R O S E,

Ah ! j'ai de quoi m'y plaindre.

A D E L A I D E.

A ma douleur en proie,
Je ne fais qu'y gémir.

F O N R O S E.

Nous gémirons tous deux :

A D E L A I D E.

Etes-vous aussi malheureux ?

F O N R O S E.

Si je le suis !

A D E L A I D E.

Hé bien, le Ciel qui vous envoie,
Nous unit pour nous consoler.

Sous ce Chêne, demain, rendez-vous dès l'aurore,

Là, mon cœur à vos yeux veut bien se dévoiler ;
Et là, vous me direz, comment, si jeune encore,
Le ciel dans ma retraite a pu vous exiler,

DES ALPES. 23
FONROSE.

Dieu ! qu'a-t-elle à me réveiller ?
L'impatience me dévore,
Mais il faut la dissimuler.

ADELAIDE ET FONROSE.

Ah que deux ames dans la peine,
Trouvent de charme à se chercher !
De sa douleur, l'une est trop pleine ;
L'autre demande à s'épancher ;
Et leur malheur forme une chaîne,
D'où rien ne peut les détacher.

Fin du premier acte,



Bix

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une cabane.

SCÈNE PREMIÈRE.

RENETTE, BLAISE *assis l'un près de l'autre.*

BLAISE.

OUI, je l'ai vu ; le drôle est jeune & fait à peindre.

RENETTE.

Il est bien mieux encor ; il est doux, bienfaisant.

BLAISE.

Je croirois bien qu'en l'épousant

Elle ne seroit pas à plaindre.

Nous lui donnerions tout, & cabane & troupeau.

RENETTE.

J'aidû linge tout neuf ; j'en serois son trousseau ;

Car je l'aime comme ma fille.

BLAISE.

Qu'elle est bonne ! qu'elle est gentille !

Je ne la vois jamais sans attendrissement,

DES ALPES. 25

Si ta fille vivoit elles seroient compagnes.
Ta fille étoit charmante.

RENETTE.

Hélas ! de nos montagnes
C'étoit, sans me flater, le plus bel ornement.

BLAISE.

Elle te ressemblloit.

RENETTE.

Tu plaisantes, bon homme.

BLAISE. *Il se lave, & Renette aussi.*

Non, quand tu dansois sous l'ormeau
Sur toutes celles du hameau,
Je le soutiens encor, tu remportois la pomme.
Te souvient-il du jour que l'on nous maria ?
Comme en te voyant si jolie,
Tout le monde se récria.
Moi je t'aimois à la folie.

RENETTE.

Tu m'aimes bien encor ?

BLAISE.

Oui, mais ce premier feu,
Dans cinquante ans de mariage,
A dû se ralentir un peu.
Avec plaisir pourtant j'en rapelle l'image.

AIR.

Quand il falut aller
 Célébrer le mystère,
 Je vis tes pleurs couler
 Sur le sein de ta mère.
 Je me sentoît brûler,
 Je n'osois te parler.
 Va donc, me dit ton père,
 Va donc, la consoler.
 J'approchai doucement,
 Comme approche un Amant;
 Et je te dis : C'est Blaise,
 Qui va s'unir à toi;
 Tu n'es donc pas bien aise
 De lui donner ta foi;
 Alors tes pleurs tarirent,
 Tes yeux avec bonté,
 Sur les miens s'attendrirent,
 Et je fus enchanté.

BLAISE ET RENETTE.

Ah quel heureux moment,
 Où je formai ce nozud charmant !

RENETTE.

Le cœur me battoit.

BLAISE.

Celui de Blaise

Palpitoit.

Ensemble. { Le cœur me battoit,
 { Le mien palpitoit,
 { De peur & d'aise.

DES ALPES. 27

BLAISE.

Ta main trembloit, la mienne la pressa,
Le plaisir vint, & la frayeur cessa.

RENETTE.

Ma main trembloit, la tienne la pressa,
Le plaisir vint, & la frayeur cessa.

RENETTE.

Hélas ! si pour notre Berger
Nous pouvions, avant de mourir,
Renouveler encor une fête si chère !
Mais non, rien ne peut la guérir
De cet ennui secret qu'elle semble chérir,
Et dont elle nous fait mystère.

BLAISE.

Laisse faire au Berger qui rode en ces cantons,
Mais silence. Elle arrive, & j'entends ses moutons.

SCÈNE II.

ADELAIDE, BLAISE ET RENETTE.

ADELAIDE *à la porte de la Cabane.*

A.I.R.

PETITS moutons, accourrez tous.
Voici la nuit, gare les loups.
Passés, passés, sous ma houlette;

28 LA BERGERE

Que je vous mette
En sûreté,
Le loup vous guette.
Pâfés, pâfés, le loup vous guette.
Au point du jour, en liberté,
Vous irez jouer sur l'herbette.
Petits moutons, &c.

Elle entre.
Bon soir, mes chers maîtres, bon soir.

BLAISE.
Il nous tardoit de vous revoir.

ADELAIDE.
Me voilà. Nos moutons sont rentrés dans l'é-
table :

Il n'en manque pas un. Ça, vous devez avoir
Bon apétit. Venez, venez vous mettre à table.

Elle sert le souper.

RENETTE.
Non, je ne me fais point à la voir nous servir.

BLAISE.
Laisse-la. Que veux-tu ? c'est pour elle un plaisir.
Ils se mettent à table.

BLAISE.
Il a fait beau.

ADELAIDE.
Fort beau.

D E S A L P E S. 29

B L A I S E.

Vous me semblez révuse?

A D E L A I D E.

Moi! point du tout.

R E N E T T E.

Ah! mon enfant,
Je voudrois bien vous voir heureuse!

A D E L A I D E.

Mais je le suis.

R E N E T T E.

J'en doute, & je le dis souvent.

A D E L A I D E.

Qui ne le seroit pas avec vous, mes bons maîtres?
Nous nous aimons tous trois, nous en sommes
bien sûrs.

Croyez-moi, les plaisirs champêtres
Ne sont pas les plus vifs, mais ils sont les plus
purs.

Dans quel asyle,
Un cœur tranquille,
Peut-il à moins de frais,
goûter des biens plus vrais?

Loin de l'envie,
Pour nous la vie
S'écoule doucement,
Comme un heureux moment.

30 LA BERGERE

Le jour se lève,
Son cours s'achève,
Sans laisser après lui,
Les regrets ni l'ennui.

Dans quel asyle,
Un cœur tranquille,
Peut-il à moins de frais,
Goûter des biens plus vrais.

Enfans chéris de la nature,
Nous possédons
Ses premiers dons.
De la verdure,
Une onde pure,
Et le fil des toissons ;
Et les fruits des saisons.
Les soins légers de la culture
De nos loisirs
Sont nos plaisirs.
Dans quel asyle, &c.

BLAISE.

On frappe.

ADELAIDE va ouvrir la porte.
Ah ! l'un des gens de Monsieur de Fontrose !



SCÈNE III.

LA FLEUR & *les précédens.*

LA FLEUR.

MONSIEUR lui-même arrive & Madame avec lui.

ADELAIDE.

Tant mieux.

LA FLEUR *tristement.*

De leur retour quand vous saurez la cause !...

Leur fils unique s'est enfui.

ADELAIDE.

O Ciel !

LA FLEUR

Comme il a pris le chemin de la France,
Ils alloient l'y chercher : inutile espérance !
Sans doute il a péri.

BLAISE.

Comment ?

ADELAIDE.

Par quel malheur ?

LA FLEUR.

Nous venons de voir un voleur
Vêtu de ses habits, qui courroit la campagne.

33 LA BERGERE

Il a pris l'épourente & gagné la montagne.
On le poursuit. Et moi je viens vous demander
Si l'on peut cette nuit sans vous incommoder...

RENETTE.

Oui, nous offrons l'asyle à ce malheureux pere,
A cette mere, hélas, qui doit bien s'affliger.

Nous bénirons notre misere,
Si nous pouvons les soulager.

A DELAIDE.

Allons au-devant d'eux.

LA FLEUR.

Les voilà qui me suivent.
Ils remplissent l'air de leurs cris.
Hélas! S'ils ont perdu leur fils,
Je ne crois pas qu'ils lui survivent.



SCÈNE IV.

SCÈNE IV.

Monsieur & Madame DE FONROSE,
& LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

M. DE FONROSE *à sa femme.*

NE perdons pas toute espérance,
Et modérons notre douleur.
Souvent la crainte du malheur
Fait qu'on en croit trop l'apparence.

Madame DE FONROSE.

Ah, loin de me rassurer,
Sur mon malheur tout m'éclaire.
Hélas ! que puis-je espérer ?
O trop malheureuse mère !
Non non, je ne le suis plus.
Vains regrets, vœux superflus !
Non, non, je ne suis plus mère.
Mon cher enfant ne vit plus.



C

34 LA BERGERE

SCÈNE V.

GUILLOT, JEANNETTE, GENS
de M. de Fonrose, & les précédens.

M. Mad. DE FONROSE & LEURS GENS.

Ah scélérat !

BLAISE, RENETTE, ADELAIDE.

Quoi ! c'est Guillot !

JEANNETTE.

Pauvre Guillot.

GUILLOT.

Grace ! Hé non, je suis honnête homme,
Je confess que l'on m'assomme,
Si je vous mens d'un seul mot.
Blaise, Blaise, sauvez Guillot.

LES GENS.

On va te pendre.

GUILLOT, BLAISE, RENETTE, ADELAIDE.

Grace !

LES GENS.

Non.

GUILLOT.

Daignez m'entendre !

DES ALPES. 35

BLAISE, RENETTE, ADELAIDE.

Daigoez l'entendre.

M. DE FONROSE.

Je vais l'entendre.

Madame DE FONROSE.

Que vais-je entendre ?

GUILLOT.

Blaise ! Blaise ! sauvez Guillot.

M. DE FONROSE.

Répons-moi. D'où te vient cet habit.

GUILLOT.

D'un échange,

D'un marché que j'ai fait, certes bien malgré moi.

M. DE FONROSE.

Comment donc ?

GUILLOT.

Rien n'est plus étrange ;

Mais j'ai troqué de bonne foi.

M. DE FONROSE.

C'est de quelque voleur que tu le tiens ?

Madame DE FONROSE.

Je tremble.

GUILLOT.

Non : du moins il n'en a pas l'air.

Cij

36 LA BERGERE

C'est un jeune homme vif & prompt comme
l'éclair,

Mais fort honnête, à ce qu'il semble.'

Madame DE FONROSE.

Son âge ?

GUILLOT.

Il a.... seize ans.

Madame DE FONROSE.

Ses cheveux ?

GUILLOT.

Châtain clair.

Madame DE FONROSE.

Ses yeux ?

GUILLOT.

Bleus.

Madame DE FONROSE.

Sa figure ?

GUILLOT.

Aimable : il vous * ressemble.

Il a seulement l'air un peu plus résolu.

Il m'a tout acheté plus que je n'ai voulu ;

Mon troupeau, ma cabane. Enfin d'accord en-
semble ,

Il a pris mon habit. Plutôt que d'aller nud ,

J'ai pris le sien. Voilà toute mon aventure.

* A M. de Fonrose.

M. DE FONROSE.

Tu ne mens pas ?

GUILLOT.

Oh non, c'est la vérité pure.

M. DE FONROSE.

S'il est vrai, pourquoi fuir en nous voyant ?

GUILLOT.

Pourquoi ?

C'est qu'on me poursuivoit, que je prens garde
à moi,

Et que je suis un peu craintif de ma nature.

M. DE FONROSE.

Je commence à le croire.

JEANNETTE.

Ah ! croyez tout-à-fait

Que le mal qu'on vous dit, Guillot ne l'a pas
fait.

M. DE FONROSE.

Leur air de candeur me rassure.

Mais enfin, ce jeune homme, où l'avez-vous
laissé ?

GUILLOT.

Il est dans ma cabane, où couché sur la paille,

Il se croit trop heureux de m'en avoir chassé.

M. DE FONROSE.

Quoi ! mon fils jusques-là seroit-il insensé !

Ciij

38 LA BERGERE

Sans tarder un instant, qu'on le suive, & qu'on
aille

Voir s'il nous en imposse.

ADELAIDE.

Un moment : j'entrevois
Qu'il vous fait un récit fidèle.

BLAISE.

J'ai le même soupçon.

RENETTE.

J'ai pensé tout comme elle.

ADELAIDE.

Fonrose a-t-il appris à jouer du Hautbois ?

MADAME DE FONROSE.

Il en joue à merveille.

GUILLOT.

Oui là ? c'est mon jeune homme.
Ce matin il falloit voir comme
Le sien résonnoit sous ses doigts.

M. DE FONROSE.

Ne tardons plus ; allons.

ADELAIDE.

Qu'allez-vous entreprendre ?
Au milieu de la nuit ! & s'il va se troubler ?
S'il croit que l'on vient le surprendre ?
S'il s'ensuit dans les bois ?

DES ALPES. 39

Madame DE FONROSE.

Vous me faites trembler.

ADELAIDE.

Sans rien précipiter, sans lui causer d'alarmes,
Sans risquer de le voir s'échaper dans la nuit ;
Laissez-moi l'attirer, le ramener sans bruit.

Demain je le rends à vos larmes.

Madame DE FONROSE.

Vous le connaissez donc ?

ADELAIDE.

Oui. Je l'ai vu ce soir.

M. DE FONROSE *vivement.*

Ah ! c'est vous qu'il cherchoit. Voilà tout le
mystère.

A votre nom cent fois Je l'ai vu s'émouvoir ;
Et sur un récit trop sincère,
Il n'a pu résister au désir de vous voir.

A Madame de Fonrose.

Rassurons-nous. Sa faute annonce une ame
honnête.

A Adelaïde.

J'excuse, en vous voyant, cette première ardeur.
C'est l'écart d'une jeune tête,
Mais le mouvement d'un bon cœur.

M. & Mad. de FONROSE.

Oui, c'est lui-même ;
Oui, c'est mon fils.

Civ

40 L A B E R G E R E

Bonheur suprême !
Ah ! je revis.

C H A U R.

Oui, c'est lui-même ;
Oui, c'est leur fils.
Bonheur suprême !

GUILLOT ET JEANNETTE.

Ah ! je revis.

M. & Mad. DE FONROSE.

Je le pleurois,
Je t'implorois,
O Ciel ! ô Ciel ! à mes regrets,
Tu l'as rendu ce fils que j'aime.
Oui, c'est lui-même, &c.

Fin du second Acte.



ACTE III.

*Le Théâtre représente le même paysage que dans
le premier Acte.*

SCÈNE PREMIÈRE.

FONROSE *seul.*

C'est ici que je dois l'attendre ;
C'est ici que je vais entendre
Ce qui peut causer ses malheurs.
Dieu ! n'est-ce point l'amour qui fait couler ses
pleurs ?
Je brûle & frémis de l'apprendre.

C'est fait de moi,
Si je n'obtiens sa foi.
Ah qu'elle est belle !
Je n'ai vu qu'elle,
Toute la nuit.
Au moindre bruit,
Je crois l'entendre, qui m'appelle.
Ah qu'elle est belle !
Je n'ai vu qu'elle.
C'est fait de moi,
Si je n'obtiens sa foi.

42 L A B E R G E R E

Quoi ! sous le Chaume elle repose,
Et la paille lui sert de lit !
O Cabane qu'elle embellit,
Humble toit, où l'amour dépose
Ce qu'il a de plus précieux,
Qu'un palais, près de vous, seroit vil à mes yeux !
La voici. Que d'attrait ! quelle grace touchante !
Sa démarche, son air, ses regards, tout m'en-
chante.

S C È N E I I.

FONROSE, ADELAIDE, JEANNETTE.

JEANNETTE *allant au-devant d'Adelaidé.*

Hé bien ? est-il en liberté ?

ADELAIDE *bas.*

Elle va tout dire à Fonsose.

Paix, nous tenons la vérité.

JEANNETTE.

Quoi ! l'on n'a pas encor ? ...

ADELAIDE *bas.*

Paix, vous dis-je, & pour cause.

Je vais tirer Guillot de sa captivité.

JEANNETTE.

Rendez-le moi bien vite,
 Mon cœur palpite,
 Du doux espoir
 De le revoir.
 Comme on s'apaise,
 Quand son Berger
 Est en danger ;
 Et qu'on est aise,
 Quand on a pu le dégager !
 Rendez-le moi, &c.

SCENE III.

JEANNETTE, GUILLOT, ADELAIDE,
 FONROSE.

JANNETTE.

Ah Guillot, te voilà !

GUILLOT.

Chère Jeannette, oublie
 Un moment de folie.
 J'en suis humilié.

JEANNETTE.

Va, tout est oublié.

GUILLOT, à Fonrose.

Je vous cherchois.

44 L A B E R G È R E

F O N R O S E, *bas.*

Va t'en ; laisse-nous ; je t'en prie.

G U I L L O T.

Non, rendez-moi ma bergerie,
Mon chien, mon troupeau, mon habit.

F O N R O S E, *bas.*

Ah Guillot, tu me perds.

G U I L L O T.

Je vous l'avois bien dit
Que c'étoit quelque écourderie.

A. D E L A I. D E.

Vous vous connoissez donc ?

F O N R O S E, *interdit.*

Oui, je crois l'avoir vu.

G U I L L O T.

Vous croyez m'avoit vu ? Quel effort de mémoire !

Ah je vous prie aussi de croire ;
Qu'ici même, hier au soir, je vous ai bien vendu

Mon troupeau, ma cabane ; & que c'est vous encore,

Qui malgré moi, l'avez voulu.

Oh moi, je n'aime pas que l'on me deshonneure.

F O N R O S E, *bas.*

Pour me déesperer, méchant, que t'ai-je fait ?

G U I L L O T.

Peu de chose ! Et j'ai tort de me plaindre en effet.

Monsieur s'amuse, il se déguise;
Et parce qu'il est étourdi,
Parce qu'il fait une sottise,

C'est moi.....

F O N R O S E.

Vous êtes bien hardi.

A D E L A I D E.

Il a raison d'être en colere.

G U I L L O T.

Voulez-vous que pour vous plaire,
Je passe pour un voleur ?

F O N R O S E.

Comment, pour un voleur ?

A D E L A I D E.

C'est un petit malheur,
Mais il est réparé. Va Guillot, sois tranquille.

G U I L L O T.

Non.

A D E L A I D E.

Ecoute... J'y veille, & tu peus t'en aller.

G U I L L O T.

Adieu. Mais dites bien à vos gens de la ville,
Que ce n'est pas chez nous qu'on apprend à voler.

Il sort avec Jeannette.

SCÈNE IV.

ADELAIDE, FONROSE.

ADELAIDE.

Anous déguiser l'un & l'autre,
Vous voyez qu'il faut renoncer.

Parlons-nous sans détour. Je veux bien commencer,
Et par ma confiance encourager la vôtre.
Ecoutez. Mes malheurs sont pour vous des leçons.

Berger, vous voyez ces gazon?

Elle s'approche du Tombeau & s'assied au pied du Chêne.

Sous ces gazon depuis deux ans repose
Mon seul appui, mon Amant, mon Epoux.
De ses malheurs, c'est moi qui fus la cause :
Je l'aimai trop, le Ciel en fut jaloux.
De mille pleurs, chaque jour je l'arrose ;
Et ce sont-là mes plaisirs les plus doux.

Quand ses drapeaux voloient à la victoire,
Je le retins dans ce fatal séjour.
C'est dans mes bras, qu'il oublia sa gloire.
Pour s'en punir, il s'est privé du jour ;

Et ma douleur qui venge sa mémoire,
Expie en moi le crime de l'amour.

Après un long silence.

A présent, dites-moi quel sang vous a fait
naître,
Et ce qui vous réduit à l'état de Berger.

FONROSE.

Ah ! cessez de m'interroger.
Il est affligeant de connoître
Un mal qu'on ne peut soulager.

ADELAIDE.

Puis-je, sans savoir qui vous êtes,
Me fier plus long-tems à vous ?
Le mystère que vous m'en faites
Eleve un nuage entre nous.

FONROSE.

Ah ! ne m'enviez pas
La douceur passagère
De suivre ici vos pas.
La faveur est légèreté,
Ne me l'enviez pas.
Vous faurez trop hélas,
A qui vous étiez chère.
Laissez à mon temps
Eclaircir ce mystère.
Ah ! ne m'enviez pas, &c.

48 **L A B E R G E R E**
 A D E L A I D E.

Non , j'exige de vous l'aveu le plus sincere ;
Tel que je crois le mériter.
Je vous ai parlé sans mystere ,
Et c'est à vous de m'imiter.

F O N R O S E.

Vous le voulez ? He bien.... Ciel , à quoi je
m'expose !

Je suis....

A D E L A I D E.

Parlez.

F O N R O S E.

Je suis Fontose ,
Le fils des voyageurs que vous avez charmés.

A D E L A I D E.

Vous laissez dans les pleurs vos patens alarmés !

F O N R O S E.

Hélas ! de mes erreurs , si vous saviez la cause !

A D E L A I D E.

Vous effrayez
Un tendre pere !
Et quelle mere
Vous fuyez !
Vous les voyez
Tous deux noyés
Dans la douleur la plus amere ;
Et vous , ingrat , vous les fuyez !

Allez ;

DES ALPES.

49

Allez,

Volcz

Et consolez,

Deux cœurs que vous désolez.

FONROSE.

Navois-je pas raison de feindre ?

Je l'avois bien prévu, que vous m'alliez gronder,

ADELAIDE.

Faut-il vous applaudir ?

FONROSE.

Il faut du moins me plaindre;

Et savoir si mon cœur a pu ne pas céder.

Si je laisse dans les larmes

Ceux dont j'ai reçu le jour,

J'ai pour excuse vos charmes,

Ma jeunesse & mon amour.

Sans vous voir, sans vous entendre,

Oui, c'est vous que j'adorois.

Vos malheurs & vos attraits,

De la pitié la plus tendre,

M'ont fait sentir tous les traits.

C'est ce penchant invincible

Qui m'a forcé de partir.

Tout mon crime est d'être sensible,

Et je ne puis m'en repentir.

ADELAIDE.

Vous savez si je puis approuver cette ivresse;

Fuyez moi pour jamais, Fonrose, & moubliez.

D

50 LA BERGERE

FONROSE *vivement.*

Moi vous fuir ! je jure à vos pieds
De vous suivre par-tout, de vous aimer sans
cessé.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. & Madame
DE FONROSE, LEURS GENS, BLAISE &
RENETTE, GUILLOT & JEANNETTE.

GUILLOT *au fonds du Théâtre.*

Le voilà :

FONROSE, *voyant ses parens.*

Dieu !

Madame DE FONROSE, *courant
embrasser son fils.*

Mon fils !

ADELAIDE, *à M. de Fonrose.*

Je remplis ma promesse.

M. DE FONROSE, *à son fils.*

Vous voilà donc jeune insensé ?

ADELAIDE.

Monsieur, je vous le rends ; oubliez le passé.

FONROSE, *à genoux.*

Ah ! Madame, & vous mon père,

Vous me voyez confondu.

Madame DE FONROSE, *le relève.*

Tu respire ! Tu m'es rendu !

DES ALPES. gr

M. DE FONROSE.

Vous méritez ma colere.

FONROSE.

Désarme ce front sévere,
Je sens trop ce qui m'est dû ;
Mais par les maux que j'endure,
L'amour venge la nature ;
Et votre fils est perdu.

Madame DE FONROSE.

Quoi, mon fils !

FONROSE.

J'ai tout fait, j'ai tout quitté pour elle.
Pouvois-je aimer rien de plus beau ?
Mais je l'adore en vain : veuve tendre & fidèle,
Elle pleure un époux dont voilà le tombeau.

M. DE FONROSE.

Quoi ! C'est donc pour cela que, si jeune & si
belle,

Elle a quitté le monde ?

ADELAIDE.

Il n'est plus rien pour moi.

M. DE FONROSE.

Le nom de votre époux ?

ADELAIDE.

Dorestan.

M. DE FONROSE.

Et le vôtre ?

Dij

LA BERGERE
ADELAIDE.

Sevile.

M. DE FONROSE.

Ils sont vraiment bien connus l'un & l'autre.
Oui, mon enfant, son cœur étoit digne de toi.
Mais il faut désormais l'honorer & la plaindre;

Et ton amour, quo je conçoi,
Est un feu quo tu dois éteindre.

FONROSE, *dans l'abattement.*

S'il faut quitter Adelaïde,
Je quitterai bientôt le jour.
Je sens qu'un même instant décide,
De ma vie & de mon amour.

Madame DE FONROSE.

Vous voyez sa douleur extrême.

ADELAIDE.

Que je suis malheureuse !

M. DE FONROSE.

Il m'attendrit moi-même.

Allons, mon fils, allons, il faut nous éloigner.
à Adelaïde.

Je ne vous presse pas de nous accompagner.

ADELAIDE.

Hélas ! Que ne le puis-je ?

FONROSE *pénétré de douleur.*

Adieu tout ce que j'aimo

ADELAIDE.

Adieu Fonrose.

DES ALPES. 33

FONROSE dans les bras de son père.

Ah quel effort !

Ah quel supplice ! Ah quel effort !

Non, je sens que j'y succombe,

Mon cœur n'est pas assez fort,

Laissez-moi sur cette tombe,

Je ne veux plus que la mort.

Il veut se jeter sur le tombeau de Dorette.

M. DE FONROSE le retenant dans ses bras.

Adelaïde !

Mad. DE FONROSE.

Ah, ma fille !

Votre cœur est-il sans pitié,

Sans pitié pour une famille

Qui pour vous a tant d'amitié ?

A D E L A I D E.

Qu'exigez-vous de moi, Madame ?

Madame DE FONROSE.

De nous suivre.

Vous le voyez, sans vous mon enfant ne peut
vivre.

Ce n'est pas de l'amour qu'il vous doit inspirer.

Hélas ! son cœur qui vous adore,

A ce retour n'ose aspirer ;

Mais la pitié suffit, c'est elle que j'implorer.

C'est vous, sans le vouloir, qui causeriez sa
mort ;

De la mienne bientôt elle seroit suivie.

Venez, sauvez mon fils, faites-vous cet effort.

34 L A B E R G E R E

Une mère à genoux, vous demande sa vie.
Votre cœur s'attendrit, c'est tout ce que je
veux ;

Venez & ranimez ses jours prêts à s'éteindre.
B L A I S E.

Vous feriez trop de malheureux :
Ma fille, il faut céder, il faut vous y contraindre.

A D E L A I D E, regardant le Tombeau.
O Dorestan ! Ton cœur fut noble & généreux ;
Non d'un devoir si saint, tu ne saurois te
plaindre.

Vivez Fonrose.

F O N R O S E.
Quelle voix !

M. DE FONROSE, vivement.

La voix de ton Adelaïde.

A nous suivre à Turin, l'amitié la décide,
Aime pour elle au moins le jour que tu revois.

F O N R O S E.

Enfin je respire.

A ses parents. Quoi ! de mon délice
Elle a donc pitié !

A Adelaïde. Sur vous l'amitié
Obtient cet empire !

A D E L A I D E.

Vivez. Je confens

Fonrose à vous suivre.

F O N R O S E.

Pour vous je vais vivre.

L'espoir qui m'enivre

Ranime mes sens.

DÈS ALPES. 55

M. & Madame DE FONROSE

Enfin vous cédez.

FONROSE.

Je me sens renaitre,
C'est un nouvel être,
Que vous me rendez.

ADELAÏDE.

Ma bonne, mon père,
Vous que je revere,
A qui je fus chère,
Faut-il vous laisser !
De votre Bergère,
Comment vous passer ?

BLAISE ET RENETTE.

Oui, fille trop chère,
Il faut nous laisser.

FONROSE.

Guillot, tout prospere
Au gré de mes vœux.

GUILLOT ET JEANNETTE.

Et nous, & nous deux ?
Vous n'y pensez guère.

FONROSE.

Vous serez heureux :
J'en fais mon affaire.

CHŒUR.

Soyons tous heureux.

ADELAÏDE.

Ma bonne, mon père,
Serez-vous heureux ?

56 LA BERGERE, &c.

BLAISE ET RENETTE.

Oui, fille trop chere,
Nous serons heureux.

M. DE FONROSE à son fils.

Tu vois si ton pere
S'oppose à tes vœux.

Madame DE FONROSE à Adelaïde.

D'une tendre mere
Vous comblez les vœux.

FONROSE.

Pourvu que j'espere,
Je suis trop heureux.

GUILLOT.

Jeannette ma chere,
Au soin de te plaire
Je borne mes vœux.

JEANNETTE.

Au soin de te plaire
Je borne mes vœux.

TOUS, excepté Adelaïde.

Soyons tous heureux.

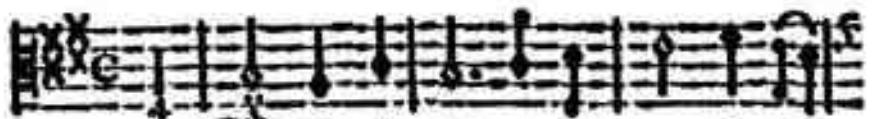
F I N.

J'ai lù, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier,
la Bergerie des Alpes, Opéra Comique ; & je crois
qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 21
Février 1766. M A R I N.

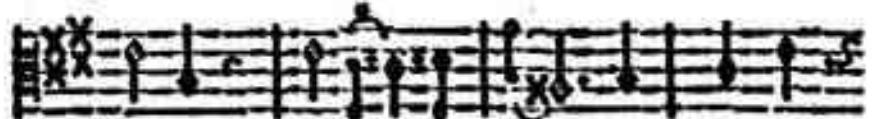
Vue l'Approbation, permis de représenter, ce 14 Février
1766. DE SARTINE.

De l'imprimerie de P. AL. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi.

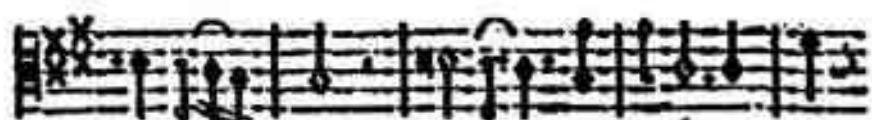
Andante. FONROSE.



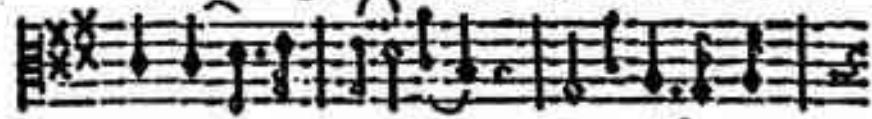
C'Est dans les bois quel l'Amour prit naif-



fance : Il ne se plait qu'à l'ombre

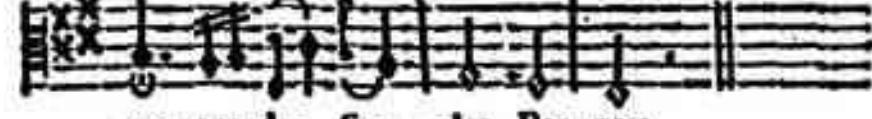


des ver- gers; Et les plai- sirs, en- fans



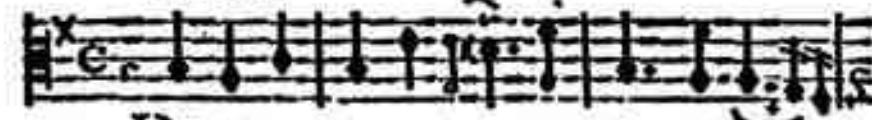
de l'in no- cen- ce, Ne sont con-

FIN.



nus que des sim- ples Ber- gers.

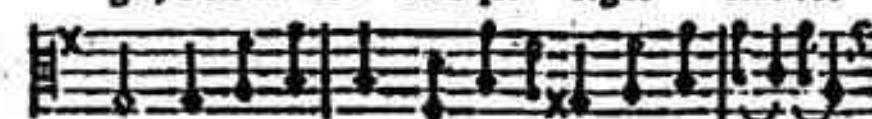
Mineur.



DE l'âge d'or vos beaux jours sont l'i ma-



ge, C'est sa can- deur qui regne dans vos



jeux, De tous les biens un seul vous dédo- ma- ge,

A

(3)

Savoir ai- mer . c'est sa- voir être bea- reux. Au
Majeur Jusqu'au mot F I N.

Allegro. FONROSE.

Oui, la na- ture est la mero
des Bergers comme des Rois ! N'a-t'elle
pas quelque fois pa- ré d'une main le-
gere, La simple & ti- mide Ber- gère !
F I N.

comme l'objet de son choix.
Mineur,

Si les ca- lens & les graces sont ses
plus douces fa- veurs, N'est ce pas comme des

(3)

Fleurs, Qu'ello ré- pond sur ses tra- cos, La
 Fleur qui naît dans les champs N'a pas be-
 soin de cul- tu- re, C'est aux le- gons de la na-
 tu- re Que les ois- eaux doivent leurs chants. Au
 Major jusqu'au mot FIN.
 Andante. ADELAIDE.

Sous ces ga- zons de puis deux ans re-
 pose; Mon seul ap- pui, Mon A- mant, mon É-
 poux; De ses malheurs c'est moi qui fus la
 cau- se; Je l'ai- mai trop le ciel en fui je

loux, De mille pleurs chaque jour je L'a- so- se,
 Et ce sont là mes plaisir les plus doux
 Quand ses drapeaux voloient à la victoire,
 Je le re- tins dans ce fatal se- jours C'eit
 dans mes bras qu'il oubli- a sa gloire; Pour
 s'en pu- nir, il s'eit privé du jour; Et madou-
 leur qui venge sa mé- moire, Ex-pie en
 moi le crime de l'A- mour.

L'on trouve chez le même Libraire, Annette & Lubin,
 Pèlerinale du même Auteur.